

patrick galais /Textes

Construire /palestine /espagne

01 /Palestine /extraits sur le site d'une sélection de 40 images d'après négatifs 6x7 n&b.
Ministère de la Culture /DRAC Haute-Normandie /Consulat Général de France à Jérusalem
/Ecole biblique d'archéologie française de Jérusalem /ENSBA Paris /De 2006 à 2009.



02 /Espagne /extraits sur le site d'une sélection de 40 images d'après négatifs 6x6 couleur.
Ministère de la Culture /DRAC Haute-Normandie /Institut français de Valencia /EASD Valencia
/De 2011 à 2013.



Entre pierre de taille et soleil de plomb /par pascal janovjak

Sur CONSTRUIRE-PALESTINE.

On est d'abord saisi par la forme toute graphique de ce travail, de cette élégance qui relève du dessin d'architecture, géométrique, quasi abstrait.

Ciel blanc traversé de lignes électriques, verticales des poteaux, projections nettes des ombres, volumes découpés par la lumière d'un soleil souvent au zénith.

Mise au point parfaite sur un univers parfaitement défini, figé dans le temps, presque minéral. Mais cette objectivité apparente révèle un regard particulièrement acéré, un regard à sa pointe, nerveux, vibrant dans la chaleur. Un constat sans concession de l'artiste face aux artefacts qui se dressent dans sa ligne de mire.

Sans même être averti de leur localisation, il est impossible de ne pas ressentir ici le conflit, la violence sous-jacente, la lutte pour le territoire.

Malgré la richesse de ces prises de vue, qui racontent aussi leurs histoires propres, l'impression dominante est celle d'une architecture à la fois agressive et sur ses gardes, faite pour tenir, au sens où l'on tient une position militaire. Même les constructions civiles, par leurs formes lourdes, défensives, rappellent des fortifications.

Fenêtres en meurtrières, qui scrutent le paysage sans rien laisser voir des intérieurs.

Murs épais comme ceux des blockhaus. Façades en saillie, arrogantes, immeubles d'angle qui rappellent la proue conquérante d'un brise-glace, ou les avancées défensives de Vauban.

Malgré l'omniprésence du ciel, l'espace au sol est souvent clos, le paysage muré, bloqué par des portes fermées, des barrières baissées.

Ainsi, et bien qu'elle ne comporte aucune image de colonie, tout dans ce travail évoque la colonisation. Non pas tant la mainmise de l'homme sur l'homme, que celle de l'homme sur le paysage. Construire est ici un combat, dicté par une volonté de survie, sinon de domination.

Une soif de contrôle, qui impose une architecture sans égards pour l'environnement et l'Histoire. Ironie d'une guérite préfabriquée indiquant le site millénaire d'Hérodon. Immeubles comme posés là, routes ou parking étouffant la terre, ponts monumentaux, anguleux, qui violent la courbe des collines et des champs. Ce n'est pas un hasard si les rares arbres visibles ici sont solitaires, emmurés, encerclés par le bitume, ou, dans les zones cultivées, étouffés par des treillis protecteurs.

Cette recherche éperdue de sécurité ne peut que se contredire, puisqu'elle trahit la crainte qui la motive. C'est là que se trouve la fragilité paradoxale de cette pesanteur : l'aspect proprement artificiel de ce bâti, parfois déconnecté de son contexte jusqu'à l'absurde, en révèle toute l'inconsistance.

Les constructions en deviennent tristement éphémères, comme de vulgaires décalcomanies.

On imagine volontiers glisser l'ongle sous une de ces routes, en saisir le bord et retirer le tout, doucement, retirer le béton et les murs, et les villes entières. Comme on retire une nappe vite posée, une chaise en plastique, un mur de tôle ondulée, mille petits signes évocateurs d'une terrible précarité.

Patrick Galais nous livre ainsi un portrait impitoyable : celui de deux Etats en chantier, mais déjà corrompus par une lutte territoriale obsolète, un nationalisme archaïque. A l'instar de ces murs fissurés, encore neufs et déjà vieux...

Il faut ajouter que pour implacable qu'il soit, l'objectif du photographe épargne les personnes elles-mêmes. Comme s'il se refusait à juger les hommes, comme si la machine à construire et à conquérir fonctionnait désormais hors de tout contrôle démocratique.

C'est dans cette absence d'humains que se révèle, en négatif, toute l'humanité de ce travail. Plus que de la prudence, j'y vois beaucoup de pudeur, et un grand respect pour toute la vie qui s'écoule là, entre pierre de taille et soleil de plomb.

Pascal Janovjak. Novembre 2009.

P. Janovjak est édité chez « Samizdat » et « Buchet-Chastel ».

Construire /palestine /par patrick galais

Huitième mois en Palestine historique : J'étais cette fois à l'arrière d'un bus israélien sur une route israélienne, entre Tel Aviv et Haïfa.

Dans ce bus, des civils, et militaires israéliens en permission.

De part et d'autre de cette route réservée, des villages avec minarets, anciennement palestiniens et actuellement arabes-israéliens défilent à travers les vitres.

Je pensais alors : «Peut-être que cette route n'existe pas... Peut-être que ces gens dans ce bus ne sont pas là... Peut-être que je ne suis pas là...».

Les bâtiments étaient alors photographiés, non pas comme des bâtiments ou des habitations, mais comme des formes ou des volumes. Une abstraction non prévue.

Construire a tenté de témoigner des multiples signes de la vie qui continue en Palestine (puis en 2012 en Espagne), où l'on voit, dans l'urbanisation et les paysages construits, des familles s'agrandir au rythme d'empilements de nouveaux étages. Malgré l'occupation civile et militaire, les gens construisent ici dans l'espoir de rester.

Construire est de fait un enjeu territorial et un acte de résistance face à la brutalité de la colonisation.

Comment faire image aujourd'hui de la Palestine historique. Comment faire image en Cisjordanie de ces espaces violentés. Comment faire image encore de ces existences, de ces visages croisés dans le contexte politique et humain que nous savons.

Même si l'on peut évoquer Jéricho, la Vallée du Jourdain, la Mer Morte, Césarée, le Golan, Tibériade et le Désert de Judée, peut-on encore en occident se réfugier raisonnablement derrière des motifs de complexités historiques pour ignorer les conséquences d'une occupation contemporaine. Une démarche photographique, documentaire, doit questionner l'implication physique et intellectuelle de l'auteur, pour en extraire peut-être la meilleure définition de la juste distance, dans le respect et dans la conscience de l'humanité de l'autre, acteur ou futur lecteur de ces images.

Comme mode de représentation possible, j'étais engagé dans les traces de la photographie documentaire actuelle, d'abord pour ses qualités de mise à distance possibles.

Mais comme le rappelle *Dominique Baqué* dans "*Pour un nouvel art politique*", la position du documentariste est très singulière. On lui demande d'être, à la fois au coeur même de ce qu'il documente, et à la fois, dans une distanciation réflexive et critique obligée.

Il est aussi illusoire de croire que la photographie documentaire, et pour paraphraser *Jean Vigo* à propos du cinéma documentaire, par le sérieux supposé de son "*point de vue documenté*", serait le seul moyen photographique capable d'une réelle authenticité narrative.

Dans le contexte palestinien et à la vue de ces souffrances certaines, il m'est apparu nécessaire de mieux mesurer les limites de ce mode narratif finalement choisi, et de retrouver la valeur du point de vue, dans l'exigence et dans l'émotion du regard posé sur les choses, sur les personnes.

Il est parfois tentant de vouloir définir ou d'intellectualiser un point de vue sur ce conflit, de France par exemple, ou de vouloir évaluer, toujours à distance, de la justesse d'un mode de représentation.

Ces anticipations intellectuelles sont certainement louables, mais elles devraient, si l'on est attentif aux doutes de nos perceptions, ne pas résister longtemps au contact d'une telle réalité.

La posture distanciée et attendue du documentariste, cette objectivité plastique, en cette humanité là m'est apparue intenable, et cela n'a pas empêché les images, bien au contraire.